

## DÉCEPTION

A Mademoiselle X...

Je suis seul, et je songe aux espoirs effacés,  
Aux jours, où dans ton cœur, j'ai cru que ma pauvre  
Pouvait faire vibrer un rayon de sa flamme, [âme  
Les doux rêves d'amour qu'elle avait caressés.

Je songe à l'avenir au bonheur sans mélange,  
Que j'avais entrevus à travers tes regards ;  
Je songe aux mille soins, aux empressants égards  
Que je voulais un jour te prodiguer, mon ange !

Dire que tout cela n'était qu'illusions !...  
Après l'avoir connue, après l'avoir aimée,  
A mes épanchements ton âme s'est fermée,  
Et je poursuis depuis mes chastes visions.

Pourtant, que t'ai-je fait ? Était-ce donc un crime  
De t'aimer tendrement ! Était-ce t'offenser ?  
Je le sais, je n'avais qu'à t'offrir mon penser,  
Qu'à t'offrir mon amour dans son élan sublime...

Il est vrai que l'amour ne se commande pas,  
Que l'on peut bien aimer, sans aucunement l'être ;  
Mais c'est ingratitude, et c'est cruel peut-être  
De dédaigner les fleurs qu'on jette sur tes pas.

Et ces fleurs, tu le sais, aimable fille d'Ève,  
N'étaient point de ces fleurs qui naissent pour un jour ;  
Elle prit racine au souffle de l'amour  
Et ce souffle immortel a parfumé mon rêve.

Rêve béni, rêve divin, rêve inspiré du ciel,  
Ouvre ton aile, et va souffler à son oreille  
Ce que je souffre hélas ! même quand je sommeille,  
D'avoir perdu la coupe où je buvais le miel.

*J. M. Pitre*

Montréal, 13 Aout, 1896



CHARGÉ

Pour un couple heureux, celui de Jean Bécharde et sa femme (née Alice Lamirande), était bien un couple heureux dans toute l'acception du mot, et vous serez certainement de notre opinion quand nous vous aurons dit que ces deux personnages ne connaissaient encore que l'âge tendre où le dieu de l'amour fait voir tout en rose, où la vie à deux est si charmante à son aurore. C'est comme un lever de soleil radieux dans un ciel pur ; il nous semble que tout le jour sera beau et que d'autres semblables renaîtront sans cesse. Nous ne songeons pas alors aux temps orageux, aux journées sombres.

Il y avait à peine un an que M. Bécharde et Mlle Lamirande s'étaient juré, au pied des saints autels, *Lui* : amour, fidélité, protection ; *Elle* : les mêmes vœux, à l'exception du dernier qui, de protection, devenait soumission. Cette année avait été pour eux marquée au sceau du bonheur et d'une félicité inoubliables.

Physiquement et moralement, ces deux jeunes gens étaient bien faits pour s'aimer.

Il aurait pu servir de modèle pour un Apollon : grand, brun, les cheveux bouclés. Bon, affable, modeste et brave, d'une bravoure qui crée les héros.

Elle avait un teint chaud de blonde canadienne ; sveltes, un peu grassouillette ; deux yeux bleus tendres qui faisaient rêver à l'azur limpide du ciel ; des lèvres provocantes, rouges comme une belle cerise, découvrant dans le sourire deux rangées de perles.

Et cette agréable personne possédait la douceur, la bonté, la tendresse d'un ange.

Leurs goûts étaient identiques. Le bruit, les plaisirs

sociaux, les frivolités mondaines, avaient pour eux peu d'attraits. Ils préféraient une existence paisible, tranquille et bien employée.

\* \* \*

Leur première rencontre datait de dix-huit mois.

A cette occasion, quand Mlle Lamirande vit Jean, il lui apparut comme un sauveur, un héros, et, à vrai dire, son opinion si vite formée ne la trompait pas. Car, sans le secours de ce jeune homme, elle allait perdre la vie, éprouver une mort affreuse.

Les parents de Mlle Alice habitaient à la campagne, au sud de la ville, à Billings Bridge.

M. Bécharde demeurait hors d'Ottawa, sur le chemin de Montréal.

Mademoiselle était sortie récemment du couvent des Dames de la Congrégation, rue Gloucester. Elle avait alors dix-neuf ans.

Les vacances commençaient. Juillet venait de naître sous les caresses d'un soleil ardent ; la contrée frès belle invitait à la promenade, et la jeune fille prenait beaucoup de plaisir à se promener aux alentours.

Parfois elle s'arrêtait sur le bord de la route pour se reposer à l'ombre d'un gros arbre.

Tantôt elle croquait un coin de paysage qui l'avait séduite ; ou, une autre fois, elle botanisait, car elle aimait beaucoup la botanique, et ses albums, ses cartons, renfermaient une jolie collection d'herbes, de fleurs et de feuilles desséchées, et très exactement classées.

Mlle Alice avait pour voisin Edgar Lawrence, un joli garçon blond, de deux printemps son aîné.

Ils avaient été amis d'enfance, et lorsqu'ils se retrouvèrent, lui, à son retour de l'Université McGill, pour les vacances, et elle, à sa sortie de pension, l'amitié d'Edgar subit une transformation. Il la trouva embellie, gracieuse, et l'aima, mais son cœur fut le seul à battre plus doucement sous l'aile de Cupidon. Celui de la fillette conserva toujours la même quiétude, une égale sérénité.

Vint le temps des framboises, quand des amis d'Edgar et d'Alice organisèrent un pique-nique pour la cueillette de ces doux fruits des bois. Les deux jeunes gens furent invités à cette gaie fête champêtre et s'empressèrent d'accepter.

Le matin du jour choisi, la nature semblait avoir revêtu une toilette spéciale pour eux, tant elle leur apparut ravissante ; ils la voyaient à travers le prisme de leur gaieté de grands enfants. Là haut la voûte d'un bleu uniforme ; la brise qui berçait mollement la ramure épaisse des arbres et faisait courir comme des frissons joyeux dans les blés jaunissants, et la fraîcheur des parfums agrestes promettaient à la bande animée une journée délicieuse.

Il avait été convenu que le départ serait de bonne heure afin de jouir de la fraîcheur exquise du matin.

Il fallut deux grands chars-à-bancs pour transporter tout le monde. Plusieurs mamans, comme chapeurons, accompagnaient leurs fillettes à cette partie de plaisir.

Le plus grand entrain régnait. Ah ! c'était certain, on allait bien s'amuser !

L'itinéraire suivi occupa une heure peut-être. Les lourdes voitures roulèrent quelque temps sur la voie de la rue Bank, puis gagnant vers Janeville, traversèrent le pont Hurdman et débouchèrent sur le chemin de Montréal. L'objectif était la ferme de Skead, à un mille au de-là des carrières de M. Honoré Robillard, ex-M. P. Ce terrain de Skead a été de longtemps un endroit très renommé pour l'abondance et la grosseur de ses framboises.

Nos amis décidèrent de faire leur cueillette avant que les rayons du flambeau du jour fussent trop brûlants, mais ils durent modérer leur empressement et attendre un peu que le soleil bût la rosée qui mouillait le frais gazon et la verdure du bois.

Les fillettes allaient par petits groupes de trois ou quatre accompagnées d'un ou deux garçons.

Alice avait avec elle une demoiselle Thornton, intime, brunette aux yeux noirs, et M. Edgar.

Tous ces groupes insensiblement se dispersèrent et s'éloignèrent les uns des autres.

C'était à qui aurait cueilli la première platée de fruits. Il y eut donc de l'émulation, et chacun se hâtait vers l'endroit où l'on croyait en trouver le plus. Pour quelques-uns de ces jeunes gens, le terrain n'était pas inconnu, et ceux-là dirigeaient leurs groupes en disant : — Par ici ! suivez-moi ; je connais une bonne place tout près, où il y a beaucoup de framboises ! Je suis venu ici dernièrement, etc., etc...

Et leurs voix se perdaient sous la feuillée à mesure qu'ils s'éloignaient.

Alice et ses deux amis, après avoir marché quelques instants, traversèrent un champ où un M. Doyle, riche cultivateur, gardait un taureau de race, pour l'amélioration de son bétail.

Malgré qu'on en eût parlé avant de se séparer pour ramasser des framboises, et que chacun avait été averti du danger qu'il y aurait à traverser cet enclos, nos trois amis, dans leur gaieté exubérante, ne songeaient plus au terrible animal.

Miss Thornton, la première, eut conscience du danger, mais il était alors imminent et difficile à éviter.

En effet, le bœuf, tête basse, fondait sur eux.

L'amie de Mlle Lamirande se sauva en criant :

— Le taureau ! le taureau ! sauvons-nous !  
Edgar, à ce cri, eut peur, perdit la tête, et imita Mlle Thornton, sans regarder si Alice le suivait ; il décampa à toutes jambes vers la clôture qui entourait le champ.

La pauvre Alice, à la vue du danger, s'évanouit et glissa dans l'herbe.

L'animal, furieux, voyant courir la jeune fille et M. Lawrence, et n'apercevant pas la troisième qui demeurait affaissée dans les hautes herbes, donna la chasse aux deux premiers.

L'amie d'Alice, ayant un peu d'avance, était arrivée la première à la clôture, qu'elle franchit sans cérémonie. Edgar courait comme le chevreuil qui fuit devant la meute acharnée, mais le bœuf allait l'attendre quand le jeune homme, à son tour, enjamba l'obstacle qui le séparait du salut.

— Diable ! il était temps, se dit-il en s'épongeant le front couvert de sueurs. Encore un peu, et j'aurais dansé en l'air au-dessus du chef fourchu de cette mauvaise bête. J'ai souvent ouï dire, qu'en certains cas, il faut prendre le taureau par les cornes, mais, ma foi ! je ne me rappelle plus comment il faut faire pour cela.

Le quadrupède, s'en retournant enragé, comprenant que sa proie lui échappait, eût bientôt un rugissement de joie féroce ; il avait vu dans l'herbe le corps inanimé de Mlle Lamirande. Poussant un beuglement sinistre, il s'élança vers l'infortunée fillette. C'en était fait d'elle si personne ne la secourait et ne la retirait de la terrible situation où elle était.

Mlle Thornton et Edgar, spectateurs émus de cette scène, frissonnèrent à l'idée de l'horrible chose qui allait s'accomplir.

Dans leur esprit, ils voyaient d'avance le corps sanglant de leur amie devenue le jouet de cette bête ; roulée, déchirée, meurtrie.

L'horreur qu'ils éprouvaient alors paralysa leur langue. Ils eussent voulu crier, appeler à l'aide, puisqu'ils ne pouvaient faire plus.

Encore quelques instants, et Alice serait la victime de leur imprudence à tous trois.

Frémissements à cette perspective, Mlle Thornton fermait les yeux et Edgar tournait la tête, quand un grand cri ramena leurs regards vers l'enclos.

Du côté opposé où ils se trouvaient, un jeune homme avait sauté pardessus la clôture et se précipitait sur le taureau en criant et agitant les bras.

L'animal, qui n'était plus qu'à quelques pas de Mlle Lamirande, s'arrêta pour regarder d'un œil méchant cet intrus qui violait son domaine et voulait lui enlever la proie qu'il s'appropriait avec joie à lancer en l'air sur ses cornes, ou à fouler sous ses sabots durs et meurtriers.

C'était Jean qui, ce matin-là, avait poussé une pointe jusque dans ces parages, faisant un peu de botanique. En passant près de là, il entendit les cris d'effroi de Mlle Thornton, et, immédiatement, comprit le danger.

Son parti fut vite pris. Sans hésitation aucune, il bondit dans le champ.